

Georges Démariaux

Souvenirs...

Cahiers de Village de Forez

2014

Georges Démariaux, une nouvelle fois, nous confie ses souvenirs ¹. Et il commence par nous dire où se trouvent ses racines, au pays haut, en Auvergne et dans les monts du Forez. Mais, depuis longtemps déjà, Montbrison est devenue vraiment sa ville, une cité qu'il connaît si bien, de Moingt à la petite rue de la Préfecture, et surtout dont ils côtoient les habitants depuis quatre-vingts ans.

Il évoque pour nous avec bonhomie les métiers perdus, les boutiques d'autrefois, les marchés et les foires... et une foule de petites gens : tout un monde disparu ! Georges a aussi une bonne part de son cœur, là-haut, au pied de la Grande Pierre Bazanne, à Roche. Dans ce village tous les habitants y sont ses amis, comme il le chante dans une chanson en patois qu'il a composée et souvent chantée au cours des rencontres de patoisants foréziens ². Merci encore, Georges.

Village de Forez

¹ En 2004, Georges Démariaux avait rédigé "Mémoires d'un enfant de chœur de l'église Saint-Pierre de Montbrison", *Cahiers de Village de Forez*, n° 6, 2004.

² *Ode à Roche*, plusieurs couplets de cette chanson ont été publiés par le Centre des Musiques traditionnelles Rhône-Alpes, *Chants en francoprovençal de Rhône-Alpes*, Atlas sonore Rhône-Alpes, n° 22.

Remerciements

L'auteur remercie bien sincèrement les responsables du Centre social de Montbrison et du groupe *Village de Forez* qui ont permis la publication de ce cahier de souvenirs. Il est particulièrement reconnaissant envers tous ceux qui l'ont aidé, notamment Jo Barou qui a assuré la mise en forme de son texte.

Mes grands-parents Démariaux-Ladret

Mon grand-père André Démariaux est né à Moingt le 24 décembre 1866. Enregistré le lendemain en mairie de Moingt, l'orthographe de son patronyme a été modifiée par la personne ayant rédigé l'acte de naissance (ce n'est qu'une faute d'inattention). Desmariaux est devenu Démariaux. Ses ancêtres venaient de Bertignat (Puy-de-Dôme) et du lieu-dit *Les Mariaux*.

Il a fait un apprentissage de tailleur de pierre dans l'une des deux carrières de Moingt, et à l'issue de celui-ci il est allé comme tous ses collègues à Lyon où on embauchait beaucoup de ces ouvriers. C'était l'époque où la ville de Lyon faisait paver ses rues.

Ces travailleurs se rendaient à Lyon à pied car ils n'avaient pas d'argent pour payer leur voyage. Chaussés de sabots, portant sur le dos leur caisse à outils d'un poids respectable (massette, burins, broches, etc.), il leur fallait deux jours de voyage. En cours de route, ils faisaient étape dans des fermes, du côté de Chazelles-sur-Lyon, pour y passer la nuit. Une fois arrivés, ils se présentaient sur les nombreux chantiers, et trouvaient toujours de l'embauche. Ils vivaient tous dans des cabanes en planches, et se nourrissaient de nombreuses soupes de pain de seigle, pommes de terre et lard. Les journées étaient longues – d'un soleil à l'autre comme ils disaient – et la semaine de six jours sur sept. Ils ne vivaient pas aux trente-cinq heures, ni au RTT³, pas plus qu'aux congés payés.

Au bout de quelques semaines, quand ils avaient pu faire quelques économies, ils venaient passer le dimanche au pays et en train. Partis très tôt de la gare Saint-Paul, ils arrivaient à Montbrison après environ trois heures de voyage : Saint-Paul, l'Arbresle, Viricelles, Montrond, Boisset, Grézieux et Montbrison. Ayant passé la journée en famille, ils repartaient tôt le soir afin d'être le lendemain sur les chantiers à l'heure. J'ai employé le pluriel car ils travaillaient et vivaient toujours avec des compagnons originaires du même village. Ils disaient : *Tu te rends compte de la vitesse des trains, on a mis trois heures pour venir alors que nous avions mis deux jours à pied*. J'ai emprunté cette ligne Lyon-Saint-Paul-Montbrison deux fois avec mes parents, avant 1940, époque à laquelle elle a été supprimée.

Vers 1900, se sont installés à Moingt des usines fabriquant des mèches et des tarières. André a réussi à s'y faire embaucher et y est resté 40 ans ainsi que l'indique son diplôme de la médaille du travail. Il était à l'usine située contre le stand de tir lui aussi devenu aujourd'hui une friche⁴.

Mon père nous a dit plusieurs fois qu'il racontait ce que beaucoup de gens disaient à une certaine époque : un jour, quand il serait vieux, il serait payé pour rester chez lui. C'était une allusion à la retraite mais je n'ai jamais su si un jour il a pu en bénéficier. J'ai le sentiment qu'il a dû travailler en usine aussi longtemps qu'il a pu.

Il est décédé, le 4 décembre 1938, d'une crise d'asthme. C'était un dimanche matin, très tôt. Lorsque le voisin, M. Eyraud, est venu chercher mon père, il nous a tous réveillés. J'avais 7 ans 1/2. Le soir, avec ma mère et mes sœurs, nous sommes allés à Moingt pour faire une visite. Mon père s'y trouvait déjà. Il m'a été demandé si je voulais voir mon grand-père mort. J'ai accepté de suite après qu'on m'eut expliqué qu'il était dans son lit et qu'on avait l'impression qu'il dormait. C'est le premier mort que j'ai vu. Effectivement, il était dans son lit, je l'ai embrassé pour la dernière fois et nous avons récité une prière. Soixante-dix ans après, j'ai encore cette image en mémoire, et je n'ai jamais regretté cette dernière rencontre. Je n'ai pas assisté à ses funérailles car il faisait très froid. C'est une cousine, « la Maria Chamarel », qui m'a gardé à la maison.

³ RTT : Réduction du temps de travail.

⁴ Le stand de tir de Moingt est aujourd'hui (2014) en cours de réhabilitation pour devenir une maison pour les associations.



Ma grand-mère Marguerite Ladret est née à Saint-Thomas-la-Garde le 27 février 1870. Après son mariage avec André Démariaux le 20 octobre 1893, ils se sont installés à Moingt dans la maison aujourd'hui rénovée par mes soins, près de leurs parents. Marguerite était « laveuse ». Elle allait à jours fixes dans certaines familles aisées, mais aussi d'autres clients lui apportaient leur linge à laver. Pour les premiers cités, elle faisait la totalité de la lessive sur place, lavage, rinçage, étendage. Pour les autres, elle « dégrassait » chez elle, faisant chauffer de l'eau tirée d'un puits dans une chaudière installée dans le jardin, puis elle allait rincer au lavoir municipal installé sur la rivière *le Moingt*. Le linge était étendu dans le jardin puis les clients venaient le chercher, et certains le portaient chez des repasseuses.

La bonne vieille chaudière servait alors à beaucoup de choses.



A gauche, le lavoir de Moingt (en janvier 1978) ; à droite, détail de la fresque décorant le lavoir après sa restauration



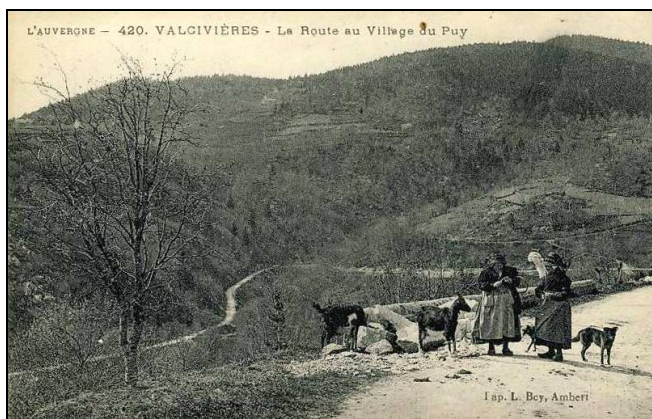
Moingt, ainsi que les environs de Montbrison, était un pays de vignobles, certains de qualité, d'autres bien douteux. En été, il y avait beaucoup de travail réservé aux femmes consistant à « attacher les vignes ». Il fallait fixer les sarments sur les fils de fer à l'aide de paille ou de joncs. La saison des vendanges employait une nombreuse main-d'œuvre féminine.

En fin d'hiver 1941, elle a été hospitalisée pour une complication pulmonaire qui a été soignée énergiquement. Elle devait quitter l'hôpital pour rentrer chez elle un après-midi ; et dans la matinée, elle est allée rendre visite à une de ses connaissances dans une chambre voisine. Là, elle a fait une chute, et s'est cassé une jambe. Mise en traction - à cette époque, on n'opérait pas - elle est décédée quelques jours après, le dimanche 20 avril 1941, vers midi.

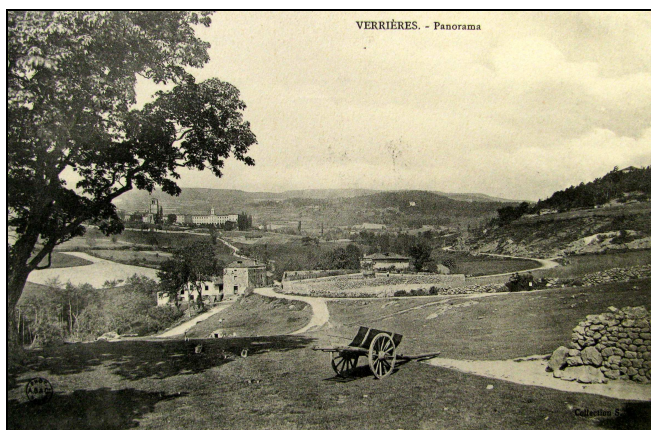
Ses funérailles ont été célébrées le 23 avril. Nous avons assisté à la mise en bière à la morgue de l'hôpital, puis l'aumônier a récité une absoute. Nous sommes partis à Moingt en suivant le corbillard hippomobile, lequel était précédé d'un agent de police. A cette époque on ne mettait pas de cachet de cire, mais un représentant de la police accompagnait lorsqu'il y avait changement de commune. A la limite de la commune de Moingt, le garde champêtre coiffé de son képi vert a pris la relève de l'agent de police et a précédé à son tour le cortège jusqu'à l'église.

Mes grands-parents Bernard-Chamarel

Mon grand-père Julien Bernard est né à Valcivières, dans le Puy-de-Dôme, le 5 avril 1844, au lieu-dit *le moulin de l'Agen*. Plus tard, ses parents sont allés s'installer au lieu-dit Chaudabrit, commune d'Ambert où ils sont restés peu de temps. C'est un pays très pentu comme à Valcivières. Ils ont quitté Chaudabrit à la suite du décès tragique de sa mère, Françoise Gourbeyre, le 10 octobre 1871. Celle-ci gardait les quelques chèvres qu'elle possédait à l'abri d'un talus lorsque celui-ci s'est écroulé et l'a enseveli. Son mari Jean-Pierre Bernard a quitté Ambert avec ses deux fils et sa fille et s'est installé à Verrières où il est décédé.



Valcivières



Verrières



Les enfants ont été placés comme bergers et ouvriers agricoles mais Julien avait appris le métier de sabotier. Il est venu s'installer à Roche où il a épousé Mariette Chamarel le 30 décembre 1871. En plus de son métier de sabotier, il avait monté un café qui travaillait surtout le dimanche après la messe. Il assurait aussi le rôle de sacristain. S'il ne travaillait pas chez lui, il allait chez l'habitant muni de ses outils et il fabriquait des sabots pour toute la famille. Il lui arrivait ainsi de s'absenter quelques jours. Il est mort à Roche le 23 juillet 1919 de ce qui était appelé à l'époque un « transport au cerveau », aujourd'hui je pense que l'on dirait un AVC. A partir de cette date le café-auberge a cessé son activité.

Ma grand-mère Mariette Chamarel est née à Roche le 16 juillet 1851. Jusqu'à son mariage, elle est restée placée dans les fermes comme bergère puis « servante » s'occupant du bétail et de l'entretien de la maison. Je me souviens parfaitement des « petits boulots » qu'elle effectuait en travail à façon. A cette époque, elle avait plus de 80 ans.

- C'était l'« écharpissage » de la laine de mouton, brute de tonte, mais un peu lavée. Ce travail consistait à étirer les fibres de la laine ce qui donnait une texture ressemblant un peu au coton. Aujourd'hui le cardage est fait industriellement.
- Puis le « filage ». Ce travail consistait à transformer en brin la laine « écharpie ». Il se faisait uniquement debout. La laine était attachée à la quenouille, « la couleigne » en patois. C'était une branche bien lisse qui était passée dans une ganse au niveau de l'épaule, et coincée dans une ceinture à la taille. Entre le pouce et l'index des deux mains, elle étirait cette laine pour en faire un fil qu'elle enroulait sur le fuseau auquel elle avait donné un mouvement de rotation, ce qui tordait ce fil.
- Enfin « tricotage ». Ma grand-mère tricotait beaucoup pour ses voisins et sa famille. On lui fournissait la laine pour faire des pulls appelés à l'époque maillots, avec ou sans manches, des écharpes ou « cache-nez ». Ce travail s'effectuait avec deux grandes aiguilles. Les bas, chaussettes, gants se faisaient avec cinq aiguilles métalliques.

Elle est décédée le 15 novembre 1944 en cassant du petit bois pour allumer sa cheminée. Elle n'a jamais eu de fourneau, n'ayant jamais voulu malgré l'insistance de ses enfants. Elle faisait chauffer ses repas sur un trépied ou, s'il le fallait, dans une marmite en fonte suspendue à une crémaillère dans la cheminée. Il fallait aller chercher l'eau à l'une des deux sources alimentant le village, à savoir « la Saint-Martin » sur le communal, ou « chez Thevet » à l'est du bourg.

En dehors des périodes de vacances où nous étions là, les voisins et les enfants de l'école assuraient cette corvée. Malgré son grand âge, elle n'a jamais consulté un médecin. En fait, cela a failli se produire mais le médecin, appelé pour la voisine la plus proche, a refusé de venir la voir. C'était le docteur Lour. Lorsque ma mère lui a expliqué les symptômes dont souffrait sa mère très âgée, il l'a repoussée d'un revers de main lui disant : *J'ai le téléphone à Montbrison, vous n'avez qu'à m'appeler*. Puis il est monté dans sa Ford et nous a quittés. Quelle déception ! Aujourd'hui nous déposerions plainte car il y avait deux témoins étrangers à l'affaire. Quoi qu'il en soit, vers midi, notre Mariette a quitté son lit, a mangé une soupe et le soir s'est reposée. Le lendemain et les jours suivants, elle a repris ses petites activités.

Après le décès de son mari en juillet 1910, elle avait pris sa suite dans les fonctions de sacristain jusque vers l'année 1941 où, ayant des difficultés pour marcher, elle a été remplacée par mademoiselle Philomène Breuil. Aujourd'hui, c'est son arrière-petit-fils Ludovic qui a pris la relève depuis quelques années. Son rôle se limite à assurer l'ouverture et la fermeture journalières de l'église. Autrefois la Mariette sonnait les trois angélus journaliers ainsi qu'une sonnerie les samedis et veilles de fêtes. Ces sonneries étaient appelées « mode ».

Lorsqu'il y avait un décès, « la mode » était sonnée aux trois angélus mais par le sonneur, Mathieu Breuil. Il faisait sonner autant de coups que le défunt ou la défunte avait d'années. En été, lorsqu'il arrivait un orage, Mathieu aidé de quelques voisins « montaient au clocher » pour faire sonner « la Grosse », les vibrations produites devant dissiper les nuages menaçants et « envoyer au-delà » les éventuelles chutes de grêle. Etant en plein courants d'air, on sait aujourd'hui qu'ils risquaient de recevoir de dangereux coups de foudre.

Le premier centenaire de Roche

Le 7 janvier 1873 est né au bourg de Roche-en-Forez un garçon qui a reçu le prénom de Jean-Claude. C'était le premier enfant des époux Julien Bernard et Mariette Chamarel, son épouse. Puis il y a eu Jeanne-Marie, Joseph et ma mère Maria Angélique.

Cet enfant était tellement chétif qu'il semblait avoir peu de chances de vivre, aussi il a été baptisé le jour même. Puis, petit à petit, notre Jean-Claude a pris des forces, il est allé à l'école, et il a appris avec son père le métier de sabotier. A l'âge de vingt ans, il était appelé au 4^e régiment du génie à Grenoble pour effectuer son service militaire qui, à l'époque, 1893, durait trois ans⁵. Deux semaines plus tard il était de retour à Roche ayant été réformé pour faiblesse de constitution. A cette époque, ne pas faire de service militaire était considéré comme une tare. Il a donc repris son métier de sabotier travaillant avec son père.

Un jour, Jean-Claude s'est trouvé très fatigué, avec une forte fièvre. On s'en rendait compte en touchant son front, car à cette époque on ne possédait pas de thermomètre médical dans les maisons. Son état s'aggravant de plus en plus, ses parents ont demandé l'avis de leurs voisins et aussi l'avis du curé de la paroisse. Celui-ci, après lui avoir administré les derniers sacrements (le sacrement des malades), leur a conseillé de prendre l'avis d'un médecin.

On a donc envoyé sa sœur Jeanne-Marie, dite Félicie, chaussée de ses sabots, à Montbrison pour demander au médecin, dont j'ai oublié le nom, de venir à Roche examiner Jean-Claude. Après l'avoir attendu longuement car il était en visite, celui-ci lui a déclaré : « Je veux bien y aller, mais venez me chercher avec un cheval et son char à bancs. » De retour à Roche après six heures de marche aller-retour, elle a donné la réponse à ses parents, mais il était tard et le voisin, M. Giraud a dit : « Demain matin, de bonne heure, je descendrai chercher ce médecin. » Dans l'après-midi de ce second jour, le médecin arrive enfin. Après examen du malade, il a déclaré que c'était la diphtérie (appelée aussi à cette époque « croup »), et qu'il allait prescrire un traitement. M. Giraud et Jeanne-Marie ont reconduit à Montbrison le médecin, qui a rédigé une ordonnance. Puis ils sont allés à la pharmacie, et là, il a fallu encore attendre que le pharmacien prépare les médicaments. A cette époque, les médicaments en comprimés ou cachets conditionnés étaient inconnus, et il fallait faire la composition prescrite, ce qui demandait du temps. Enfin, le soir du second jour, et à une heure tardive, Jean-Claude a pu commencer son traitement. Au bout de quelques jours, il s'est progressivement remis et a repris ses activités.

Il s'était installé la maison aujourd'hui de Roland Grandpierre et avait monté un café. Son atelier était où se trouve celui de Roland Grandpierre. A côté de son café, sa sœur Félicie, dite Jeanne-Marie, avait créé une petite épicerie qu'elle a tenue jusqu'à son mariage avec Antoine Gaillard de Boisset-lès-Montrond.



Jean-Claude Bernard

(7 janvier 1873 - 25 décembre 1975)

Jean-Claude a épousé Marie Lachand de Saint-Bonnet-le-Courreau en 1904. A ce moment l'industrie de la chaussure et plus particulièrement celle des brodequins a concurrencé celle des sabots, aussi ayant trouvé un emploi à Montbrison il est venu s'y installer avec son épouse Marie et leurs enfants : Jules, Henri, Joseph, Marie-Claude et Henriette.

Dès qu'il pouvait, il retournait au pays pour rendre visite à sa mère et y retrouver ses amis d'enfance. Le dimanche 28 mai 1944, jour de Pentecôte, il était « monté » à Roche à pied comme il le faisait souvent et ce, malgré ses 71 ans, pour voir sa mère alors âgée de 93 ans. Comme d'habitude, il avait emprunté le raccourci passant par Essertines-en-Châtelneuf. A la sortie du bois de la Palud, près du bourg de Roche, un avion d'une escadrille de l'aviation alliée a dû se trouver en difficulté et s'est délesté de six ou huit bombes.

⁵ De 1832 à 1868, le service était de 7 ans.

L'une d'elle a coupé le chemin sur lequel il était, et le souffle l'a projeté au sol, mais il n'a eu aucune blessure, sauf des égratignures. Arrivé au bourg il a trouvé sa mère très choquée et a constaté que toutes les fenêtres ou portes installées côté sud étaient enfoncées ainsi que les vitraux du chœur de l'église.

Eh bien, malgré tous ces événements qui auraient pu l'emporter plusieurs fois, le 7 janvier 1973, nous fêtions ses 100 ans. Au cours de la messe d'action de grâces, le père Charretier, curé de Roche, a donné lecture de son acte de baptême. Ensuite, il y a eu réception à la mairie et vin d'honneur sous la présidence de M. Alexandre Moulin, maire à l'époque.

Toute la famille était rassemblée et ma mère, sa sœur, âgée de 83 ans, était de la partie. Puis son état de santé s'étant dégradé, il a dû rejoindre la maison de retraite où il est décédé le 25 décembre 1975 à 13 jours de son 103^e anniversaire, lui qui ne devait pas vivre ! Un mois après ses funérailles, nous assistions à celles de sa sœur Félicie, âgée de 99 ans, à Boisset-lès-Montrond. En 1984 disparaissait ma mère, la plus jeune de la famille à 93 ans. Joseph était décédé en 1919 des suites des blessures de guerre dans un hôpital de Reims, je crois.

Les petits métiers et les artisans

Porteurs (ou porteuses) de journaux

Jusque dans les années 1940, il y avait de nombreux journaux qui paraissaient tous les jours. Je me souviens des titres suivants : *Le Mémorial* (dont mon père avait été correspondant), *La Tribune*, *Le Progrès de Lyon*, *Le Nouvelliste de Lyon* et aussi *La Loire*. Il y a eu aussi *L'Avenir du plateau central* qui venait de Clermont-Ferrand.

Les porteurs équipés de très grandes musettes en cuir distribuaient chez les abonnés le journal de leur choix au départ des nombreux buralistes. Ils ne devaient pas se tromper sur l'exemplaire à déposer dans les boîtes aux lettres. J'ignore comment étaient payés ces titres mais j'imagine que cela devait se faire chez le dépositaire, à la semaine ou au mois.

Les « patères ⁶ »

C'était des gens qui achetaient les peaux de lapins toujours jusque dans les années 1950-1955. A cette époque, de nombreuses familles possédant un jardin élevaient chez eux lapins et volailles. Ces bêtes étaient nourries avec les épluchures des légumes. Mais il fallait un complément, aussi on voyait à la belle saison des gens longer les bords des chemins pour y ramasser, comme on disait, « de l'herbe aux lapins ». Les volailles, elles, étaient nourries avec des céréales achetées.

Après engraissement, ces bêtes étaient sacrifiées et, concernant les lapins, on gardait la peau. Les dimanches matin et, quelquefois, une ou deux fois par semaine, les patères arpentaient les rues en criant invariablement : *Patère, peaux de lapins, peaux...* Après négociation, l'acheteur, après avoir « tâté », examiné la peau, proposait un prix qui ne convenait jamais (il s'agissait de centimes d'anciens francs). Souvent, le marché ne se faisait pas et était renvoyé à plusieurs jours. Ils s'appelaient Gatt, Perret, Fréry.

Les rémouleurs

Ces gens passaient à Montbrison tous les deux ou trois mois. Ils étaient équipés d'un petit chariot à deux roues, sur lequel étaient montées deux ou trois meules en grès actionnées par un système à pédale. Ils arpentaient les rues en criant : « Rémouleur ... J'affûte couteaux, ciseaux, rasoirs. » Les habitants leur amenaient leurs articles à affûter, mais négociaient le prix avant l'affûtage. Ces affûteurs étaient toujours accompagnés d'un gros chien « très gentil », comme ils le disaient, et cet animal équipé d'un harnais les aidait à tirer leur chariot dans les montées.

⁶ *Patère ou pattère* : chiffonnier, mot du français local qui vient du patois *patte*, chiffon, guenille, cf. Louis-Pierre Gras, *Dictionnaire du patois forézien*, 1863.

Les matelassiers et les matelassières

Ces gens-là se rendaient à domicile pour fabriquer ou pour refaire des matelas usagés. Il fallait choisir un jour de beau temps car, comme d'autres artisans, ils travaillaient dehors, dans la rue. Ils étaient équipés d'un petit chariot à deux roues sur lequel ils transportaient leurs tréteaux ainsi qu'une « carde ».

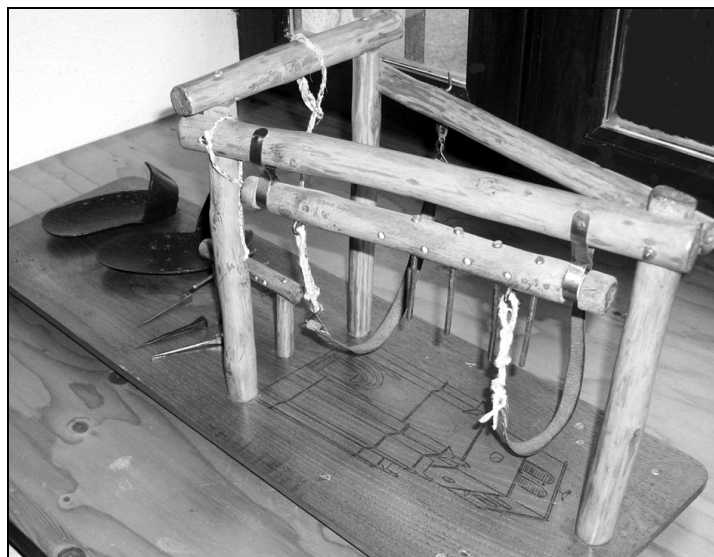


Cet équipage était muni d'une planche équipée d'une béquille sur laquelle ils s'asseyaient lorsqu'ils cardaient la laine ou le crin pour les aérer. Les tréteaux étaient disposés en fonction de la surface de l'article à réaliser (0,80 m, 1,20 m, 1,40 m). Sur ces tréteaux, ils installaient la toile dite « de dessous », puis sur celle-ci ils disposaient selon le cas la laine ou le crin. Ce travail achevé, ils mettaient la toile de dessus, puis à l'aide de très grandes aiguilles, certaines recourbées, ils cousaient les deux toiles en enfermant à l'intérieur la laine ou le crin, parfois les deux. J'ai connu M^{me} Strub et M^{me} Bondetti.

Les maréchaux-ferrants

J'en ai connu trois à Montbrison : M. Prophète, route de Champdieu, qui travaillait dans une cour ; M. Filliat, rue des Pénitents, avait aussi une cour mais ferrait aussi des chevaux dans la rue, comme M. Crépet, rue de la République.

J'en ai aussi connu deux à Roche, à savoir les frères Roux, qui ont cessé leur activité en septembre 1939 par suite de leur mobilisation et n'ont pas repris à leur retour en 1945, et Henri Robert, lui aussi au bourg. Lui ferrait les chevaux dans sa cour et les bovins un peu en retrait du chemin « derrière l'église » comme on disait, où était installé son travail. J'ai reconstitué son appareil à ferrer les bovins, le « travail », au 1/100^e d'après les cotes prises à Ferréol, commune de La Chaulme, dans le Puy-de-Dôme, sur le seul travail à trois poteaux que j'ai pu retrouver.



**Maquette du travail de Ferréol (La Chaulme, Puy-de-Dôme)
reconstituée par l'auteur au 1/100^e**

Les bovins étaient amenés liés sous le joug, lequel était attaché au poteau de devant, puis les animaux étaient ferrés l'un après l'autre. Le bœuf était suspendu à l'aide de grosses sangles en cuir. On le soulevait en faisant tourner à l'aide de barres de fer rondes appelées « pronces » la partie mobile du travail. Le blocage se faisait

grâce à ces « pronces » qui s'appuyaient, à cause du poids de l'animal, sur le poteau horizontal fixe. A ce moment-là, le maréchal se saisissait d'un pied de devant qu'il attachait à l'aide d'une grosse corde au travail. Pour les pattes de derrière il fallait les tirer en arrière afin de les fixer sur la partie basse du travail perforée de gros trous suivant la longueur de la patte. Une « pronce » était fixée dans un de ces trous et la patte arrière attachée à son tour à l'aide d'une grosse corde, une « longe ».

Les fers préparés à l'avance étaient amenés par le maréchal à la sortie de la forge et encore presque rouges. Ils étaient appliqués sur l'onglon, la partie cornée qui cramait en dégageant de la fumée et une odeur de corne brûlée. Le fer plaquait très bien sur l'onglon car, en brûlant la corne, il avait fait sa place. Ensuite, après refroidissement, il était cloué.

Les bovins plus lourdauds que les équidés ne peuvent pas se tenir sur trois pattes, c'est la raison pour laquelle ils sont suspendus au travail. J'ai vu ferrer, au cours de ma jeunesse, de nombreux animaux. Les chevaux ne nécessitent pas l'emploi de ce matériel pour les soulever. Le propriétaire du cheval, de l'âne ou du mulet, soulevait à la demande la patte et la maintenait pour le ferrage.

La torréfaction du café

La plupart des épiciers locaux achetaient le café vert, c'est-à-dire non torréfié. Je me souviens très bien de ces sacs de jute sur lesquels étaient imprimés en lettres noires : Poids : x kilos. Provenance : Brésil ou autres. Régulièrement, une ou deux fois par mois, M^{me} Blanc, épicerie (angle rue du Palais-de-Justice et rue des Clercs) « brûlait le café ». Elle installait son appareil ressemblant à un fût métallique sans fond supérieur, percé d'une ouverture au-dessus du fond inférieur dans laquelle se trouvait un tiroir pour récupérer les cendres produites par le coke. Sur la partie supérieure, deux genres de fourches supportaient un axe terminé par une poignée de manivelle. Sur cet axe était installé le brûloir, dans lequel elle mettait le café vert. Puis, après avoir allumé le feu, il fallait tourner la manivelle, ni trop vite ni trop lentement mais pour un temps assez long. Les rues étaient embaumées par cette odeur de café.



Pendant la guerre, on ne trouvait plus de café, aussi on brûlait de l'orge. Cette activité a cessé vers les années 1950. Le café torréfié était vendu au détail ; on achetait par exemple un quart de livre, une demi-livre, une livre en fonction de la consommation familiale. Chaque foyer possédait un moulin à café pour réduire les grains en poudre.

Le bon vieux moulin à café à manivelle

Le tambour de ville

Lorsque des travaux devaient être effectués, dans une rue par exemple : intervention sur une conduite souterraine d'eau, nécessitant une coupure d'eau dans un quartier, cette coupure était annoncée par le tambour de ville. Je me souviens très bien de M. François, qui fut le dernier à faire ce genre d'annonces.

A chaque carrefour du quartier concerné, et après un long roulement de tambour, il annonçait : « Avis ! L'eau sera coupée à partir de telle heure et jusqu'à la fin des travaux, rue X. Prière de faire vos provisions, et qu'on se le dise ! » Lorsque le père François - c'est ainsi qu'on l'appelait - a cessé son activité, il a été remplacé par M. Lyonnet qui, lui, était équipé d'une clochette pour faire les mêmes annonces, mais c'était loin d'avoir le même charme.

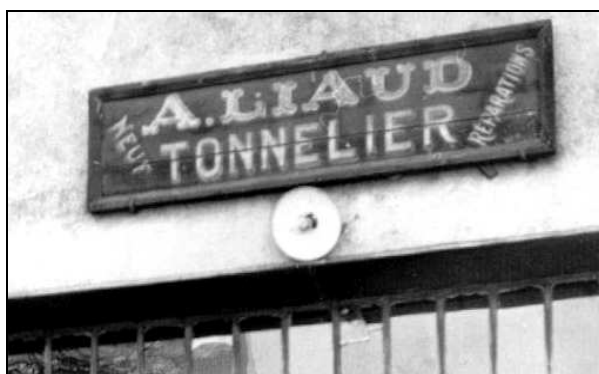
Les ouvriers agricoles

Le dimanche après-midi, place des Combattants, se tenait la « loue ». Là se rencontraient les exploitants à la recherche de personnel pour quelques jours, et les ouvriers à la recherche d'un travail. En fonction des saisons, ces derniers se présentaient munis par exemple d'une faux et d'une fourche pour les fenaisons, ou d'une pioche au moment de planter et de travailler les raies de pommes de terre. Les plus forts étaient embauchés les premiers car ils étaient connus, et le prix se discutait autour d'un « canon » dans l'un des nombreux cafés du quartier. La loue n'avait pas lieu en hiver, et pour cause, et a cessé après 1945, les usines tournant à cette époque à plein régime embauchaient la presque totalité des hommes avec des horaires de 48 heures. Puis il y a eu aussi à cette époque le début de la mécanisation en agriculture.



Les tonneliers

J'en ai connu deux à Montbrison, M. Lamaisière, installé au bas de la rue des Clercs, et M. Liaud, installé boulevard de la Madeleine. Ces artisans avaient dans un atelier leurs machines à bois, mais travaillaient très souvent dehors, dans la rue, pour effectuer le montage des fûts, bennes et cuves ; ces deux derniers articles étaient fabriqués à l'approche des vendanges. Pour cintrer les « douelles » des fûts, avant d'installer les fonds, il fallait faire un feu sur lequel le fût à demi monté était installé. Après un long moment, les cercles, en commençant par le plus grand, étaient montés et on voyait les douelles se refermer ; restait à installer les fonds. Ces feux dégageaient de la fumée, mais le voisinage ne disait rien. C'était ainsi.



Enseigne d'Auguste Liaud,
tonnelier, boulevard de la Madeleine

Les bourreliers

Ils fabriquaient des harnais pour les chevaux et équipaient aussi les sièges des chars à bancs et autres calèches encore en service vers 1940-1945. J'ai connu les frères Antoine et Auguste Demeure, boulevard Lachèze, M. Boibieux, boulevard de la Préfecture, un autre Boibieux, rue des arches, et M. Chevaleyre, rue de la République. Comme les tonneliers, ils travaillaient, s'il faisait beau temps, très souvent sur les boulevards ou trottoirs devant leur boutique, et personne ne se plaignait des nuisances...

Les travailleurs à domicile

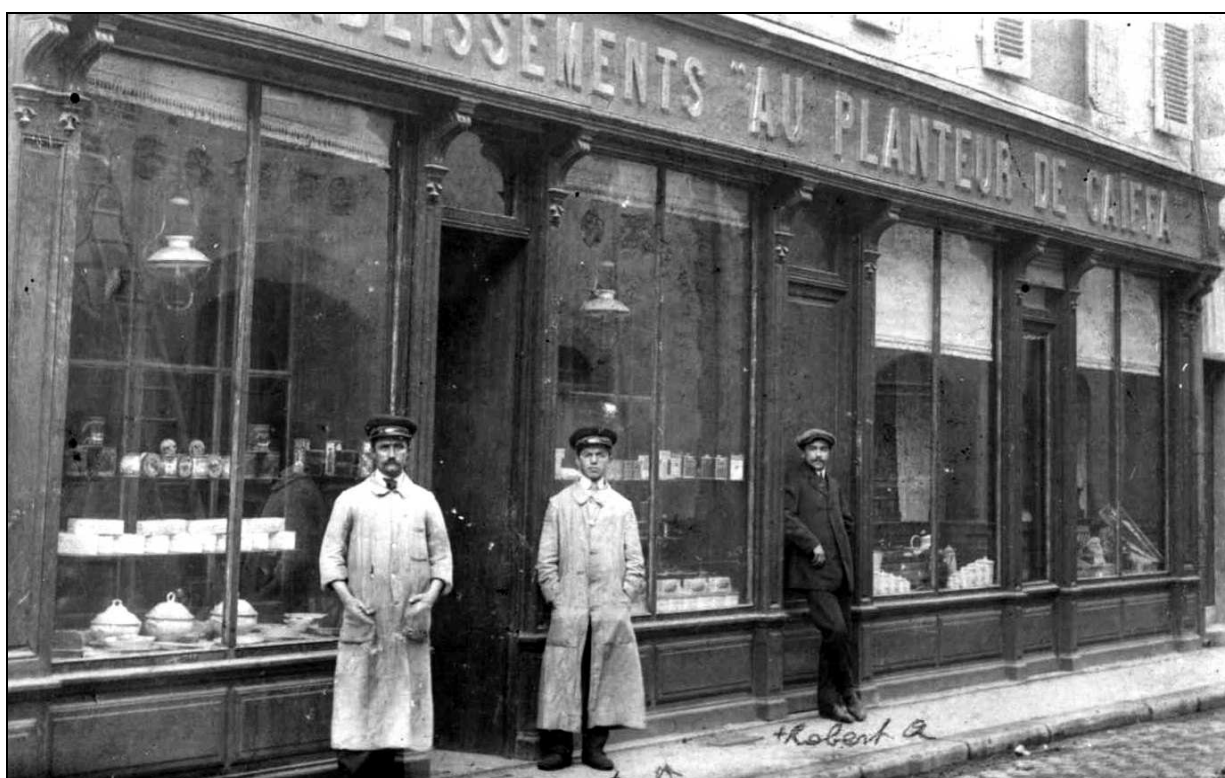
Tout près de chez mes parents M^{mes} Maleysson et Voldoire recevaient de je ne sais où des pièces de tissu en coton, je crois, de différentes dimensions destinées à devenir des nappes ou des dessus de lit ou autres, dont les bordures étaient à achever. Tous les fils pendaient sur les quatre côtés, et il fallait nouer ces fils de différentes manières tout en y laissant des franges. De nombreuses dames venaient régulièrement y chercher « de l'ouvrage » rendant ce qui était fait et emportant un nouveau lot à achever. Elles étaient payées à la pièce après contrôle de la qualité du travail, sans doute pas très cher, mais ces maigres revenus permettaient à ces dames de rester chez elles pour faire leurs travaux ménagers tout en élevant leurs enfants.

Il y avait aussi, avenue Alsace-Lorraine, un confiseur, M. Frappa, qui donnait des bonbons et autres confiseries à « plier » et mettre en boîtes. Il faisait sa tournée en ville, apportant ses produits et emballages en vrac, et les reprenait quelques jours plus tard conditionnés. Ce travail à façon était, comme ci-dessus, exclusivement féminin.

Les commerces d'alimentation à Montbrison

Outre les épicerie et boulangeries-buvettes installées en grand nombre dans tous les quartiers, il y avait aussi des magasins à succursales, tels que :

- *Casino*, place Saint-Pierre et rue de l'Hôpital, devanture peinte en vert ;
- *Etoile blanche*, rue Tupinerie et route de Champdieu (avec vente d'essence), devanture en rouge ;
- *Zanzibar*, rue Tupinerie, devanture vert foncé ;
- *Alimentation stéphanoise*, rue Tupinerie, devanture bleue ;
- *Economats du Centre*, rue du Marché, devanture d'un autre rouge, venaient de Clermont-Ferrand ;
- *Docks lyonnais*, boulevard Lachèze, devanture bordeaux, venaient de Lyon ;
- *Le Caiffa*, rue Martin-Bernard, devanture blanche.



Mon père, Jean Démariaux, âgé de 18 ans employé en 1913 au « Planteur de Caiffa ⁷ »,
une épicerie en gros de la rue Martin-Bernard, à Montbrison

⁷ Le *Planteur de Caiffa*, établissement fondé à Paris en 1890, spécialisé dans la torréfaction du café puis l'épicerie en gros et qui a compté de nombreuses succursales dans toute la France.

Le marchand de glaces

Je me souviens du « père Varona », habitant le quartier de la Madeleine, qui vendait en été ses glaces à l'angle du boulevard de la Préfecture et de la route Nouvelle, tout près de l'entrée du jardin d'Allard. Il avait une petite voiturette à bras à trois roues dans laquelle étaient stockées les glaces qu'il avait fabriquées le matin. Il devait avoir trois ou quatre parfums au choix, vendus dans des cornets en pâte d'hostie. Le soir, à la tombée de la nuit, on le voyait de chez mes parents pousser sa voiturette pour rentrer chez lui.



**La voiturette du marchand de glaces
au pied du monument de la place des Combattants**

Le marchand de marrons chauds

Ce même père Varona avait une autre voiturette munie d'un foyer et d'une cheminée. Les soirs d'hiver, il faisait griller des châtaignes avec du coke, et les vendait « pliées » dans un cornet fait avec du papier journal. Il s'installait place des Combattants, à l'angle de la rue Tupinerie et de la rue Simon-Boyer.

Les marchands de harengs salés

Sur le marché, et aussi sur les trottoirs devant leur domicile, quelques personnes vendaient des harengs salés. Ces poissons étaient disposés en étoile « tête-bêche » dans de petits tonneaux en bois d'environ 30 litres. Elles vendaient également des morues salées qu'on appelait, je ne sais pourquoi, des queues de morue. Cette activité, très saisonnière, s'étendait de fin octobre à Pâques.

La construction de la route Nouvelle (D 101)

Ma grand-mère de Roche et aussi ma mère m'ont raconté souvent que, au début du XX^e siècle et même avant, de nombreux hommes, disponibles en dehors des travaux des champs, s'embauchaient au chantier de construction de la route dite nouvelle. A cette époque, tous les terrassements étaient effectués à la pioche, aussi il fallait de nombreux bras. On utilisait bien la dynamite pour fendre les rochers, mais il était obligatoire de forer les trous de mine avec broches et massettes.

Ces ouvriers descendaient au chantier le lundi matin et ne rentraient chez eux que le samedi soir, les journées s'étendant du soleil levant au soleil couchant. Les 35 heures et les congés payés n'existaient pas. Ces gens-là passaient la nuit soit dans des granges de fermes proches ou dans des cabanes en bois. Leur nourriture se composait essentiellement de soupe, pommes de terre et pain de seigle. Leur viande était du lard ou du jambon, quoique ce dernier soit plus cher.

Les marchés à Montbrison

Tous les samedis et depuis, paraît-il, peut-être dix siècles, a lieu le marché sur une grande partie du centre-ville. Jusque dans les années 1960-1965 me semble-t-il, une grande rigueur régnait, car on ne vendait pas n'importe quoi n'importe où.

- Place Mairie : exclusivement fruits et légumes. Au centre, les marchands primeurs et, au bord de la rue des Cordeliers et sur le trottoir de la mairie, les jardiniers et petits producteurs locaux. C'était le marché dit de la « jardinaille ». En été, en juin et juillet, de 5 à 7 heures du matin, avait lieu au même emplacement le marché aux cerises, ceci le mercredi. Pour la foire dite de Carême - premier samedi suivant le mercredi des Cendres -, sur le trottoir de la mairie, s'installaient de nombreux producteurs locaux, qui proposaient différentes variétés de haricots secs, que l'on appelait « fayots ». C'était le légume de carême.



Foire de Carême, Montbrison, 1956
(Cliché de Marguerite Fournier-Néel, archives de la Diana)

- Place Grenette (Eugène-Baune) : les forains vendaient des tissus, de la quincaillerie, des chaussures et divers autres articles, sauf de l'alimentation.
- Rue Tupinerie : approximativement les mêmes articles que ci-dessus. Très souvent s'installaient quelques chanteurs de rues. L'homme à l'accordéon accompagnait sa femme chantant des airs connus ou des nouveautés, bien entendu sans micro. On pouvait acheter les chansons, paroles et musique. Il y avait aussi toujours de nombreux camelots.
- Place des Combattants : uniquement les produits de la ferme, fromage, beurre et œufs. Les fromages étaient présentés dans des paniers, les œufs installés sur des lits de foin dans d'autres paniers. Le beurre toujours sur des serviettes blanches, en mottes de 250 grammes, 500 grammes ou 1 kilo. En été ce beurre était en plus protégé par des feuilles de blettes ou de choux pour lutter contre la chaleur. Les remorques réfrigérées n'existaient pas.
- Place Pasteur (place de « la volaille ») : lapins, poules, pintades, pigeons et, au début du printemps, les chevreaux et agneaux. Les acheteurs grossistes ou semi-grossistes, venus de Saint-Etienne, et quelquefois de Lyon à l'occasion des fêtes, étaient appelés je ne sais pas pourquoi, des « coquetiers ». Ils passaient entre les rangées de marchandises exposées, soupesaient, examinaient les bêtes et proposaient un prix, qui ne convenait que rarement. Après de nouvelles discussions,

on « tapait », le coquetier donnait un ticket. Restait à faire peser à la petite bascule tenue par un employé municipal qui était intègre. Très souvent, j'ai vu des producteurs ramener chez eux des bêtes qu'ils n'avaient pas vendues pour un désaccord souvent ridicule. Ils disaient : *On reviendra samedi*. Mais, entre-temps, les bêtes, stressées, affamées, déshydratées, avaient perdu du poids, non récupéré huit jours après.

- Place Bouvier. C'est surtout pour les foires et particulièrement celle de Pentecôte qu'il y avait une grande activité. Les nombreux chevaux exposés étaient attachés à des cordes tendues entre les nombreuses bornes octogonales d'environ 1,20 m/1,30 m de haut. Il en reste, je crois, un certain nombre.
- Boulevard Lachèze : moutons et chèvres, de la route de Bard jusqu'au Crédit agricole.
- Boulevard Carnot : bovins attachés aux barrières en fer installées de la rue du Faubourg-Saint-Jean à la rue de Bellevue. Ces barrières fixes ont disparu pour faire place au parking.
- Boulevard Duguet : porcs, cochons de lait, « champans » présentés dans les chars ou remorques hippomobiles.
- Boulevard de la Madeleine : veaux.

Lorsque des personnes ne connaissant pas ou peu le nom des rues voulaient situer un événement quelconque ou fixer un rendez-vous, on disait fréquemment, « ça s'est passé », « on se trouvera ... » :

- place de la Volaille (Place Pasteur), l'école de filles Pasteur, devenue aujourd'hui le centre social, était connue sous le nom de l'école de « la volaille » ;
- à la « jardinaille » (place de la Mairie) ;
ou bien :
- vers le marché des vaches (boulevard Carnot) ;
- vers le marché des cochons (boulevard Duguet) ;
- vers le marché du beurre (place des Combattants).



Place Bouvier, foire de la Saint-Luc, octobre 1959
(Cliché de Marguerite Fournier-Néel, archives de la Diana)

Qui venait aux marchés et comment ?

Les habitants de Montbrison, Moingt, Savigneux venaient à pied ou à vélo, portant leurs sacs et paniers. Les producteurs possédant un cheval et un char à bancs utilisaient leurs attelages. Ils dételaiement dans les nombreux dépôts ou écuries des rues Bourgneuf, de la Préfecture, des Clercs, pour ne citer que ce que j'ai

connu dans mon quartier. Les chevaux étaient attachés dans les écuries, on leur apportait de la ferme du foin et quelques seaux d'eau remplis aux nombreuses fontaines publiques installées dans chacune des rues.

Des transporteurs amenaient aussi en autocars attelés de remorques de nombreux visiteurs. Je me souviens notamment de...

M. Mathelin, de Champdieu qui, je crois, allait jusqu'à Chalain-d'Uzore ;

M. Carton, ligne Sauvain, Saint-Bonnet-le-Courreau (par la route Nouvelle D101) ; arrêt rue des Moulins ;

M. Tabard, Saint-Jean-Soleymieux ; arrêts vers Notre-Dame, rue Loÿs-Papon ;

M. Peillon, Marols ; *Idem* ;

M. Guillot (Henri), Roche ; rue des Moulins ;

M. Peyron, Saint-Bonnet-le-Courreau, avait un tout petit car ; arrêt rue Victor-de-Laprade ;

M. Arnaud, Bard, passait par Lérigneux ; arrêts boulevard Lachèze et quai de la Porcherie.

"Transports excursions J. Rival" de Verrières.



L'autocar d'Alfred Arnaud sur la place de l'église à Lérigneux

(extrait de Emile Meunier, « Il était une paroisse », Bard, *Cahiers de Village de Forez*, n° 34, 2007)



L'autocar Rival de Verrières

Lignes régulières

- Carton et Prioux, « Les cars bleus », Montbrison-Saint-Etienne, plusieurs fois par jour ;

- Viallon et Laurendon, « Les cars rouges », Chalmazel-Saint-Etienne, *idem* ;

- STUR, Société des transports urbains et ruraux. Je crois me souvenir qu'il y avait deux allers-retours par jour de Montbrison à Lyon, gare Saint-Paul. Cette liaison routière a remplacé la liaison ferroviaire (mêmes points de départ et d'arrivée) supprimée vers 1939-1940. J'ai emprunté une fois cette ligne avec mes parents, dans des wagons appelés « cages à poules », compartiments de dix places, banquettes en bois et pas de couloir.

Pendant les années de l'occupation, le carburant étant pratiquement introuvable, la plupart de ces véhicules fonctionnaient au gazogène. La chaudière était fixée à l'arrière du véhicule et, à de nombreux arrêts, je me souviens de ceux de la place Grenette, le chauffeur descendait et remettait du charbon de bois qui était transporté dans des sacs de jute.

*

* *

Jusque dans les années 1939-1940, mes parents achetaient leurs produits fermiers (beurre, œufs, fromages) chez Forestier, domiciliés au hameau du Montet, commune de Roche. Tous les samedis, ils descendaient leurs produits pour les vendre au marché de Montbrison ; ils venaient en char à bancs. Nous habitons près de la sous-préfecture et, à leur arrivée, vers 7 h 30 - 8 h, ils déposaient leurs paniers chez mes parents. Ils venaient toujours à deux. L'un emportait au « marché du beurre », place des Combattants, deux paniers contenant un assortiment de leurs produits. L'autre emmenait le cheval à Montaud, le dételaient, lui donnait à boire et à manger, et l'attachait dans la loge, qui existe encore en 2011 puis, ce travail achevé, descendait à pied, prenait à la maison les paniers restants et descendait à son tour au marché.

Depuis leur arrivée, il s'était écoulé largement une heure et demie car la loge est à près de deux kilomètres du domicile de mes parents. A la fin du marché, c'était la manœuvre inverse : dépôt des paniers vides chez mes parents. Ils se rendaient à Montaud, mangeaient un casse-croûte, attelaient le cheval, venaient récupérer leurs paniers et repartaient à Roche. Il leur fallait environ deux heures et demie pour se rendre chez eux. De 1940 à 1946-1947, ce marché n'existait plus, les produits fermiers étant achetés directement dans les fermes et, quelquefois, au marché noir.

Vers 1947, cette activité a été relancée mais, la motorisation s'étant répandue, les Forestier, pour ne parler que d'eux, avaient une camionnette, qu'ils garaient tout près du marché. Il n'y avait donc plus besoin de cheval, de dépôt de paniers. Et, au lieu de rentrer à 16 ou 17 heures, ils étaient de retour vers 12 h 30. Je garde un excellent souvenir des quelques fois où, étant bien jeune, je suis monté avec eux dans le char à bancs. Quelquefois, Maurice Forestier m'en a confié les rênes, appelés guides, pour conduire le cheval. Quel honneur, et quelle confiance, mais il était à côté !...

La vie dans mon ancien quartier

Automne 1939

Les places Bouvier et de la Préfecture (cette dernière plus connue sous le nom de « pré des chiens », aujourd'hui square Honoré-d'Urfé) avaient été transformées en tranchées qui, creusées en zigzag afin de protéger du souffle et des éclats avaient, si mes sources sont correctes, environ 1,80 m de profondeur et environ 1,5 m de largeur. Elles avaient été recouvertes de plaques de béton - pas très épaisses - sur lesquelles on avait remis de la terre en guise de camouflage. On y accédait par des escaliers taillés dans la terre à chaque extrémité ; il devait y avoir une dizaine de marches. Après l'école, ces tranchées servaient de terrains de jeux, mais, dans cette argile rouge, on ne revenait jamais bien propre à la maison, car c'était très humide et on faisait de nombreuses chutes. Aussi, imaginez l'accueil en rentrant à la maison.

Les anciennes maisons de Montbrison étaient pour la plupart construites sur des caves voûtées. Un recensement en avait été effectué et, sur les façades de certaines maisons, était apposé un écriteau, lequel indiquait le nombre de personnes qui pouvaient trouver refuge en cas de bombardement. Exemple *Abri 4 - 5 - 7 personnes*. Les alertes étaient signalées par deux sirènes installées respectivement sur la butte du calvaire et sur le clocher de la collégiale Notre-Dame. Le début de l'alerte était une sonnerie modulée de trois minutes, et la fin par une autre sonnerie sans modulation d'aussi trois minutes.

A Montbrison, il n'y a jamais eu de bombardement, et les bombes tombées le plus près l'ont été à Saint-Romain-le-Puy. Je m'en souviens très bien, car, ce jour-là, j'étais avec mon père à notre vigne de Montagneux, et nous avons vu deux avions allemands « piquer » vers le pic de Saint-Romain et y larguer quelques bombes. Il y a eu aussi le 28 mai 1944, jour de Pentecôte, six ou huit bombes tombées à l'est du bourg de Roche mais, ce jour-là, il s'agissait d'un avion allié qui a dû se trouver en difficulté et qui a dû se soulager d'un certain tonnage pour continuer sa route. Nous étions habitués à voir tous les jours passer de nombreuses escadrilles, de quinze avions et plus, de l'aviation alliée, qui bombardaient les voies de communication, routes et voies ferrées, afin de retarder le repli des Allemands après le débarquement de Provence.

Comment on se chauffait à Montbrison vers 1940

Pratiquement la seule source d'énergie pour le chauffage était la houille. Là où mes parents habitaient - n° 1, Petite-Rue-de-la-Préfecture - nous avons une cave. Mes parents achetaient leur charbon en vrac. Il était livré par un tombereau, peut-être 1 000 kilos à la fois. Le tombereau était vidé dans la rue, ce qui en prenait presque la moitié, mais personne ne se plaignait de ce désagrément. Il était ensuite mis dans la cave par les deux soupiraux. A la fin de ce travail, un coup de balai, et quelques arrosoirs d'eau, et la rue était propre. Pour ceux qui ne possédaient pas de cave et habitaient en étage, le charbon leur était livré par sacs de 50 kilos, et était vidé dans un meuble en bois appelé « charbonnière ». On devait pouvoir y mettre au maximum quatre sacs.

Ces sacs de 50 kilos, souvent des boulets, étaient chargés sur un char plat à quatre roues, appelé « camion », tiré par un cheval. Les employés passaient tous les jours dans les rues et agitaient une clochette installée sur leur siège, indiquant leur passage. On voyait à ce moment ouvrir une fenêtre, disant par exemple : *Montez-moi deux ou trois sacs*. La livraison achevée, le livreur continuait sa tournée. Il devait y avoir à Montbrison trois négociants, à savoir : A. Grange, montée de la Craze ; Limousin-Descours, angle avenue Alsace-Lorraine-avenue de la Libération ; M^{lle} Morel (*la Rosalie*), café-hôtel-restaurant, angle rue du Palais-de-Justice-rue Puy-de-la-Bâtie.

Le déneigement des rues

Il était fréquent d'avoir en hiver plusieurs chutes de neige assez abondantes : 20 cm étaient courants. Ces jours-là, si la chute avait eu lieu la nuit ou tôt le matin, les poubelles n'étaient pas collectées. Les chevaux étaient attelés à des étraves en bois de largeurs réglables selon les rues, et il restait à chacun de débayer la neige devant sa porte. S'il y avait du verglas on y vidait dessus le tiroir des cendres du fourneau.

Le cochon du père Huguet

Une fois par an, le père Huguet « tuait son cochon » dans la rue Bourgneuf en face de sa maison, n° 37. Si cet événement se produisait un jeudi, jour de congé scolaire à l'époque, j'assistais au sacrifice avec les autres enfants du quartier. Ceci se passait contre le mur de la sous-préfecture. Une échelle sur laquelle était attaché le cochon était posée sur deux grosses pierres ou moellons. Le « saigneur », après avoir repassé son couteau sur le fusil, l'enfonçait au niveau de la carotide. « S'il ne s'était pas loupé », le sang coulait et était récupéré dans un récipient où quelqu'un le remuait avec la main pour l'empêcher de « cailler ». La bête poussait quelques cris, et le saigneur agitait la patte avant pour faire sortir le restant du sang.

Cette opération terminée, on procédait au brûlage des soies. La bête morte était recouverte de paille de seigle ou de froment, et on y mettait le feu. Le premier côté brûlé, on retournait la bête pour effectuer la même opération. Puis il fallait enlever les « onglons » et pour ce faire, on chauffait le bout des pieds avec une poignée de paille et on enlevait cette partie cornée en y tirant dessus. Puis on procédait au lavage avec

nombreux seaux d'eau et brosse en chiendent. Ensuite, c'était le dépeçage et, à ce moment-là, le tout était terminé dans la rue. Les boyaux étaient aussi lavés à la fontaine qui alimentait en eau notre quartier, qui a été le dernier à être équipé en tuyaux pour l'intérieur des logements. C'était en 1954 ou 1955. Les passants s'arrêtaient et chacun y allait de son commentaire : *C'est un beau cochon, il est long, il ne sera pas gras* ou alors *il est tout rond, il va y avoir du lard sans un morceau de maigre, le père Huguet a bien choisi une bonne bête* ou *il s'est fait avoir*, etc.

Toute cette activité d'une durée de peut-être deux heures entraînait un peu de perturbation dans la rue, mais personne ne se fâchait ; ceci se produisait dans d'autres rues. J'imagine qu'aujourd'hui la police aurait été prévenue ainsi que les pompiers et que notre brave père Huguet aurait dû régler une amende pour, j'imagine, entrave à la circulation, manque d'autorisation, risque d'incendie, non respect des mesures d'hygiène... et peut-être confiscation du cochon. On ne supporte plus rien aujourd'hui.

Passage des soldats du 38^e RI (régiment d'infanterie) de Saint-Etienne

Jusqu'en 1939, ces braves soldats passaient assez souvent à Montbrison pour aller en manœuvre avec d'autres unités, soit à la Fontaine du Berger près de Clermont-Ferrand, soit à la Courtine dans la Creuse. Mes parents habitant au bord du boulevard de la Préfecture, j'étais bien placé pour regarder passer ces hommes habillés en bleu horizon. Ils marchaient en rangs, trois de front, chacun portant son fusil - sans doute des Lebel - à la bretelle. Et, comme dit la chanson, ils avaient à droite la musette et à gauche le bidon pour se restaurer lors des pauses qui, je crois me souvenir, étaient de dix minutes toutes les heures. Les officiers étaient à cheval et remontaient et descendaient le long des colonnes en hurlant des ordres que peu comprenaient.

Derrière les soldats suivaient les fourragères, grands chars à quatre roues tirés par deux chevaux de trait. Ils transportaient le matériel des soldats, la nourriture et aussi sans doute les munitions. Fermant cette colonne, il y avait les « roulantes » (cuisines roulantes), elles étaient aussi tirées par des chevaux. On distinguait les fours et les cheminées, assez hautes pour ne pas enfumer les cuisiniers. Suivaient aussi les réserves de bois, de charbon et d'eau. Il me semble me souvenir qu'un passage de tout ce monde devait bien durer entre une et deux heures. Peut-être deux ou trois semaines après, ce même convoi repassait dans l'autre sens. A cette époque, le service militaire était de trois ans. Il avait même été de sept ans autrefois⁸. A ce moment-là ceux qui en avaient les moyens financiers pouvaient se faire remplacer par quelqu'un du même âge.

Montbrison avant 1950

Les rues étaient pavées, et légèrement cintrées afin de permettre l'écoulement des eaux pluviales. Celles en forte pente dans le quartier Saint-Pierre-la Madeleine, rue Puy-de-la-Bâtie, haut de la rue du Palais-de-Justice, rue Saint-Pierre - étaient pavées au centre avec des galets sur environ 1,50 m. Cela permettait aux chevaux tirant quelquefois de lourdes charges de pouvoir accrocher leurs sabots sur ces galets. Les deux autres côtés de la rue étaient recouverts de pavés plats. Aujourd'hui, le goudron a tout recouvert et aussi il n'y a plus de chevaux.

L'éclairage public était restreint. Celui que j'ai connu consistait, sur les boulevards, en une lampe dite axiale installée au centre d'un carrefour. Par exemple, dans mon quartier il y en avait une au carrefour avenue d'Allard, une au carrefour route de Châtelneuf, une au carrefour de la Madeleine, etc. sur les boulevards. En ville, et toujours dans mon ancien quartier : haut de la rue Bourgneuf, sous-préfecture, carrefour rue Saint-Pierre-Palais-de-Justice, place Mairie. Peut-être deux ou trois rue Tupinerie. A 22 heures, il y avait extinction de tout l'éclairage public. On ne gaspillait pas l'électricité, et les pannes étaient nombreuses et longues. Il s'agissait plutôt d'une surcharge du réseau ou d'une insuffisance de production. J'ajoute que, pendant la guerre de 1939-1945, toutes ces ampoules étaient peintes en bleu afin de ne pas permettre à l'aviation ennemie de se repérer.

J'ai aussi connu les vestiges de l'éclairage public au gaz de ville. C'étaient de superbes supports en fonte moulée. Mes parents m'ont expliqué que le préposé à l'allumage commençait son service à la tombée de la nuit. Il était équipé d'un système à feu nu installé au bout d'une perche. Il ouvrait à l'aide d'une clef l'arrivée du

⁸ De 1832 à 1855.

gaz puis présentait sa flamme près du manchon - matière incombustible mais fragile de couleur blanche ressemblant à de la « gaze », à ne pas confondre avec « gaz » -, qui s'éclairait. C'était aussi à 22 h que le même préposé coupait l'arrivée du gaz en recommençant la même tournée.

Les poubelles étaient collectées tous les jours, les matins exclusivement, dans la ville. Il y avait, me semble-t-il, trois tournées ou circuits effectués par des tombereaux de grande capacité attelés à un cheval de trait. Il n'y avait à cette époque que peu de déchets : cendres, verres et vaisselle cassés, boîtes de conserve, épluchures... Le plastique n'existait pas et ce qui pouvait être brûlé était éliminé dans le fourneau de la cuisine, seul appareil de chauffage de la grande majorité des foyers.

Ce fourneau servait à faire cuire les repas, chauffer la cuisine et produire dans la bouillotte l'eau chaude nécessaire. Souvent, mon père emmenait de la cendre au jardin pour amender le terrain. Quelquefois, nous avions un ou deux lapins à Moingt qui consommaient les épluchures en complément de leur nourriture. Les déchets collectés par ces trois tournées allaient sur des terrains dans le quartier de Survaure et, après décomposition, étaient, je crois, vendus comme terreau par la mairie.



Le tombereau du ramassage des ordures ménagères

(photo tirée de Jean Soleillant, « Montbrison autrefois », *Cahiers de Village de Forez*, n° 2, 2004)

Les vacances à Roche

Toutes les années, avec ma mère et mes sœurs, au temps de notre scolarité, nous passions les vacances d'été à Roche. A cette époque, les vacances s'étalaient du 15 juillet au 30 septembre. Nous y montions, avant la guerre de 1939-1945, par le car de M. Henri Guillot, qui assurait un service aller-retour Roche-Montbrison, exclusivement le samedi. Il stationnait rue des Moulins. C'était, me semble-t-il, un véhicule d'une trentaine de places de marque Fiat et de couleur bleue. Dans le couloir, entre les rangs de sièges, il y avait des strapontins repliables. A l'arrière du véhicule, une remorque était attelée dans laquelle on mettait des animaux (veaux, moutons, chèvres...) destinés soit à la vente aux marchés respectifs, soit à être ramenés pour cause d'invendus. Parfois il s'agissait d'achats destinés à l'élevage.

Sur le toit du véhicule appelé impériale, il y avait une sorte de plancher entouré de « rambardes », qui était destiné à recevoir les divers paniers ou autres bagages. Si les voyageurs étaient trop nombreux, des hommes s'y installaient ainsi que dans la remorque. Le départ de Montbrison était prévu vers 14 h ½, mais Henri ne

démarrait pas tant que tous les clients emmenés le matin n'étaient pas de retour. Alors on attendait... mais on est toujours reparti. Personne ne manifestait d'impatience. C'était une époque, sans doute la belle !

Au cours de nos vacances, nous étions toujours occupés. Le matin, corvée d'eau, soit depuis la source Saint-Martin dans le communal, soit depuis la source Thevet, aujourd'hui tarie, près de l'école. Il y avait aussi les devoirs de vacances, et puis les jeux avec les garçons de mon âge. Les soirs, invariablement, corvée de bois mort depuis les bois de la Palud ou de la Brosse, ramassage aussi de pommes de pin, les « chiorelles », destinées à l'allumage des fourneaux. Ma grand-mère et nous-mêmes en utilisions tous les jours. Quel agréable parfum que celui de la résine ! Nous passions aussi beaucoup de temps à la ferme voisine, celle des Breuil.

Mes sœurs s'occupaient des jeunes enfants, qui étaient très nombreux. Quant à moi, j'allais souvent garder les cochons au Chambon près de la rivière. Quand je n'étais pas vu, avec les autres garçons, nous montions à cheval dessus. C'était interdit car on pouvait attraper des verrues. J'en ai eu, mais pas plus que les autres. On devait aussi se méfier de la *Toinette chi Jeanbrun*, qui rapportait aux parents toutes les bêtises que nous faisions. C'était certainement une brave femme qui avait eu le mérite d'élever la nombreuse famille de son frère Martin, veuf prématurément.

J'allais également avec mes sœurs aider à rentrer le foin à la ferme Breuil. Mes sœurs, plus âgées, amassaient le foin à l'aide de râteaux spéciaux en bois. Quant à moi, je restais devant l'attelage pour éviter qu'il n'avance au risque de faire verser le char *doublier*⁹. Pour passer le temps, je devais chasser les mouches qui dévoraient les parties humides du museau des vaches, ceci avec une poignée de foin. Il y avait aussi les taons, « lou tavons », sortes de grosses mouches de la taille d'une grosse guêpe. On les attrapait assez facilement entre deux doigts, puis on leur enfilait une bûche de foin dans l'abdomen, et on les relâchait. Ces bêtes s'envolaient en faisant un grand bruit et allaient crever un peu plus loin.

La fabrication du beurre

Tous les vendredis, le matin, M^{me} Maria Breuil, préparait la « baratte ». Après y avoir ajusté les « palles » sur l'axe et la manivelle, le « bigot », elle y versait la crème recueillie au cours de la semaine précédente. A ce moment, nous entrions en action afin d'actionner la manivelle faisant tourner les palles destinées à brasser la crème pour la transformer en beurre. Au début, c'était assez facile tant que la crème était liquide, mais, au fur et à mesure qu'elle commençait à se transformer en beurre, le mouvement était de plus en plus pénible. Lorsque ces petites parcelles de beurre s'agglutinaient, Maria Breuil démontait le mécanisme de brassage, recueillait ce beurre après avoir enlevé le bouchon de la baratte pour récupérer le petit lait, la « létaie », destiné à faire le baratton.

Puis le beurre était lavé à grande eau, pétri afin de bien le nettoyer, puis mis en mottes de différentes grosseurs et décoré à l'aide d'une cuiller en fer. Le samedi matin, cette marchandise était descendue au marché de Montbrison. Pour nous récompenser de notre travail, il nous était donné une tartine de ce beurre frais sur une tranche de pain de seigle. J'appartiens, je crois, à la dernière génération qui a connu ces moments inoubliables. Il restait ensuite à nettoyer tout le matériel à l'eau chaude. Je précise que les biches en grès étaient souvent nettoyées à main nue avec une poignée d'orties. Il fallait savoir les attraper pour ne pas se faire piquer. J'avoue n'avoir jamais essayé.

Le baratton

La « létaie » tirée de la baratte était chauffée et, après évaporation, il restait un genre de pâte blanche, que l'on faisait égoutter dans un torchon cousu ayant une forme de triangle, on disait un torchon cousu en pointe. Lorsque l'égouttage était terminé, on récupérait le baratton. C'était un produit ne contenant aucune matière grasse, qui se consommait au choix : en salade, avec du lait ou directement étendu sur du pain en y mettant une bonne épaisseur, au moins un demi-centimètre, c'est ce que je préférais. Aujourd'hui, je crois que les industries laitières appellent ce produit le sarrasson. J'en ai goûté et en ai été dégoûté. Rien à voir avec les produits de nos ancêtres. Ceci n'engage que moi.

⁹ Char à quatre roues.

La fourme de Roche

J'ai vu, au cours des vacances à Roche, fabriquer la fourme à Pierre Bazanne dans la jasserie de M. Pierre Gourbeyre et de Jeanne-Marie son épouse. A cette époque, le cheptel était presque uniquement constitué de vaches ferrandaises, et les bonnes laitières produisaient, en période de lactation, au plus 15 litres par jour. Aujourd'hui, on parle de 50 à 60 litres !... La différence est due à l'alimentation, ensilage à volonté, farines, foin issu de prairies artificielles, etc. Autrefois et jusque vers les années 1950, date approximative de la fin des séjours d'été, de mai à début octobre, en jasseries, les troupeaux étaient nourris d'herbe des fumées et de bruyères. La traite s'effectuait trois fois par jour. Le lait était stocké dans des biches en grès, elles-mêmes déposées dans un bac où circulait en permanence de l'eau de source toujours fraîche.

Le lendemain, on procédait à l'écémage. Cette opération était effectuée à la main car il n'y avait pas d'écèmeuse dans les jasseries. La crème, se déposant sur le lait, se trouvait en surface et on enlevait ce que l'on pouvait à l'aide d'une cuillère en bois. Cette crème conservée au frais attendait le vendredi matin pour être transformé en beurre, vendu le samedi matin au marché de Montbrison. Concernant le lait, il était caillé tous les jours et mis dans des moules qui lui donnaient cette forme cylindrique. Lorsque l'égouttage était terminé, la fourme « se tenait », et elle était déposée dans des chéneaux en bois perforés, lesquels étaient fixés sur les poutres de l'étable au-dessus des vaches. Il n'y a jamais eu de problèmes d'hygiène. Une fois le séchage terminé, ces fourmes allaient, pour s'affiner, en cave où circulait toujours de l'eau de source. Celles du mois de mai commençaient à être vendues au marché de Montbrison à la fin septembre. Aujourd'hui, ces produits sont affinés en trente jours environ. Nous sommes à l'ère atomique, bien ou mal, chacun a le droit de s'exprimer.

Ma piqûre de guêpe

Un dimanche d'août ou septembre 1943, avec mon père et mes deux sœurs, nous partons aux champignons dans le bois de la Brosse. Ma mère était restée à la maison pour tenir compagnie à sa mère âgée alors de 92 ans.

Une fois arrivés dans le bois, nous formons deux équipes afin de « ratisser » le plus largement possible le terrain. J'étais avec ma sœur Marguerite près de la ferme Grandpierre du Cognet. Apercevant un superbe bolet dans les airelliers, je me précipite, mais, à ce moment-là, j'ai dû marcher sur un nid de guêpes et aussitôt, j'ai ressenti une violente piqûre sur le genou droit. A cette époque, nous étions toujours en culottes courtes. Ma sœur m'a nettoyé le genou avec de l'eau d'une source toute proche, a vérifié que l'aiguillon n'était pas resté, et a prévenu mon père et mon autre sœur.

Nous sommes allés à Pivadan chez Georges Rondel, but de notre sortie, et à ce moment j'ai été pris de nombreux symptômes : douleurs dans tout le corps, mains qui se paralysaient, enflure générale, etc. Déjà, pour arriver chez Rondel, il a fallu pratiquement me traîner car je n'avais plus la force de marcher. Tout le monde était inquiet à mon sujet, mon père en particulier. M^{me} Rondel, ne sachant que faire, m'a fait boire du « petit lait », réputé contrepoison ¹⁰, m'a frictionné avec sept sortes d'herbes différentes !... Un moment après, m'étant rendu compte que j'avais les lèvres enflées, j'ai demandé une glace pour me regarder, mais madame Rondel, très maligne, m'a dit : *On n'en a plus. Ce matin, mon mari l'a cassée en se rasant...*

A ce moment arrive M. Antoine Peyron, des Amaruts, qui, en me voyant, s'écrie : *Ko la foé, ico, d'onte o sor ?* « Qu'a-t-il fait, celui-ci, d'où sort-il ? » Il m'a dit : « Petit, si c'est des bayardes (frelons) qui t'ont piqué, et s'il y en a sept (encore ce chiffre), tu peux mourir ». A ce moment-là, tout le monde lui dit que c'était faux, mais lui maintenait toujours son raisonnement. Etant resté tranquille un moment, nous avons pris le chemin du retour, mais, en arrivant à la maison, ma mère et ma grand-mère ont de suite demandé ce qui m'était arrivé, et on a recommencé le récit du bolet, du nid de guêpes et des soins de M^{me} Peyron, sans oublier l'intervention de son frère Antoine. J'ai dû passer une nuit assez calme, car je ne me souviens pas d'avoir eu des problèmes, mais le lendemain, comme on dit, j'étais raide comme une barre. Aujourd'hui, on aurait fait le 15 ou le 18 pour faire

¹⁰ Depuis ce jour, je n'ai pas cherché à boire du petit lait, et pour cause !... Etant devenu allergique à ces bestioles, dès que j'en vois une, je ne la laisse pas s'échapper, mais ne lui laisse aucun répit jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je ne souhaite pas que pareille aventure arrive à un écologiste défenseur des insectes protégés.

venir le SAMU ou les pompiers. A cette époque, il n'y avait le téléphone qu'à la cabine au bourg, et qui, de plus, était fermée le dimanche.



Le 3 septembre 1939

Nous étions en vacances à Roche comme toutes les années. J'avais huit ans et demi. Ce jour-là, il faisait très beau et au début de l'après-midi je tenais compagnie à ma grand-mère Mariette qui filait de la laine au fuseau. Nous étions appuyés au mur, côté sud du bâtiment de la mairie actuelle. Je précise que ce travail de filage ne pouvait se faire que debout. Tout à coup, nous entendons la sonnerie du téléphone à la cabine qui était installée chez Goure. A cette époque c'était le seul poste de téléphone de la commune. Quelques instants après sort de chez Goure M^{me} Masson qui nous dit, en patois, bien sûr : *ils ont déclaré la guerre et je vais chez Mathieu Breuil le sonneur pour lui dire de faire sonner afin d'avertir les habitants.*

Il y avait longtemps que l'on s'attendait à cet événement. Nous entendons les conversations des adultes qui ne parlaient que de ça. Mathieu Breuil a donc commencé à sonner et il a été rejoint par les frères Henri et Marcel Roux, proches voisins (Marcel Roux a été le dernier sonneur avant l'électrification de l'installation).

Au bout d'une ou deux heures de nombreux hommes sont venus aux nouvelles et se sont entendus confirmer ce à quoi ils s'attendaient. Vers 17 h, deux gendarmes à cheval sont arrivés porteurs des affiches (impression noire sur papier blanc) annonçant la déclaration de guerre et les numéros des fascicules de mobilisation indiquant, selon les cas : *doit rejoindre immédiatement et sans délais* le lieu de mobilisation indiqué sur leur fascicule, *doit rejoindre sous 24 ou 48 heures*, etc.

Dès le lendemain nous avons vu passer de nombreux hommes partant pour Montbrison ou d'autres destinations. Pour certains, il fallait s'arranger avec la famille ou les voisins pour que soient assurés les soins des animaux de la ferme.

Certains, les plus âgés, ne sont restés que deux ou trois semaines pour procéder à la réquisition des chevaux de trait. En effet, tous les chevaux étaient recensés et à la disposition des autorités militaires en cas de conflit. Il en a été de même plus tard pour les propriétaires de camions.

Les hommes et les chevaux étaient conduits en gare et chargés dans des wagons sur lesquels figurait l'inscription suivante :

*Chevaux en long : huit
ou Hommes : quarante*

Mon père - classe 1915, soldat au 16^e régiment d'infanterie de Montbrison - rappelait que le confort des hommes de troupe était assuré comme pour les chevaux par des gerbes de paille et que les officiers se déplaçaient en wagons de voyageurs.

Ce soir-là du 3 septembre, après son travail, mon père est monté à Roche avec son vieux vélo pour nous dire qu'il n'était pas mobilisable. Il avait 44 ans. Ses trois enfants lui permettant d'avoir l'équivalent de 6 ans de plus (3 x 2) soit 50 ans. On était mobilisable de 18 à 48 ans.

Encore des souvenirs...

Le premier janvier 1945

A cette époque c'était la disette, et il était impossible de se procurer des produits alimentaires sans donner au commerçant, en plus du paiement, un chiffre ou une lettre de la carte d'alimentation délivrée chaque mois par la mairie. Concernant les vêtements, chaussures et même les pneus de vélo, il fallait se faire inscrire en mairie où l'on repassait au bout de deux ou trois semaines pour savoir si l'on pourrait avoir la chance d'être accepté pour ces achats.

On ne trouvait pas grand-chose sauf au marché noir qui n'était pas à la portée de toutes les bourses. L'huile aussi faisait défaut. Mes parents avaient demandé à M^{me} Laurent, de la Guillanche, - elle aussi originaire de Roche -, s'il ne lui était pas possible de leur remettre de l'huile de colza puisque les Laurent en fabriquaient dans leur moulin. Elle a répondu : *Apportez-moi « un double » de colza et je pourrai vous remettre quatre ou cinq litres d'huile*, je ne me souviens plus. Mon père a alors questionné de nombreux cultivateurs de Roche pour trouver cette graine de colza. Finalement il en a trouvé chez M. Martin Moulin (*Bia l'éga*) au hameau des Cognères. Celui-ci a dit : *Venez le chercher le jour de l'An après-midi*. Contact est à nouveau pris avec M^{me} Laurent qui a dit :

Le matin, en montant à Roche, déposez vos litres vides derrière le buisson à côté du pont, et le soir lorsque vous reviendrez, à la nuit, vous déposerez votre sac de graines au même endroit et là seront vos litres pleins. Surtout ne venez pas à la maison, je ne vous connais pas, et surtout attendez bien qu'il fasse nuit.

C'était le premier janvier. Je suis précis quant à la date car il y avait un mois et demi que ma grand-mère était décédée à Roche. Ce jour-là, sac à dos et litres vides, nous voilà partis. Il gelait très fort et la neige était glissante. Il faisait un temps superbe et au-dessus du bourg d'Essertines nous avons pu admirer le mont Blanc ainsi que la chaîne des Alpes. Arrivés à Roche, nous avons allumé le feu pour avoir un peu de chaleur pour manger notre casse-croûte.

Au début de l'après-midi, nous nous dirigeons vers le hameau des Cognères distant d'environ quatre kilomètres. Après avoir causé de différentes choses et, très certainement, des événements en cours, nous suivons M. Moulin au grenier où est stockée sa récolte de colza. Nous avons transféré le contenu du « bichet » dans un sac de toile, lequel a été mis dans le sac tyrolien que nous avons porté, à tour de rôle, jusqu'à la Guillanche.

Il faisait nuit lorsque nous sommes arrivés derrière le buisson à côté du pont. Nous avons trouvé nos litres pleins et avons déposé notre sac de colza. Nous nous sommes partagé les litres d'huile car il y avait très souvent la milice (je n'ai jamais su qui étaient ces gens, et quel était leur rôle) qui arrêtait tous ceux qui venaient de la montagne chargés plus ou moins de victuailles et prélevait quelquefois une partie des marchandises. A partir du chemin des Plantées, nous nous sommes séparés. J'ai continué la route Nouvelle (aujourd'hui l'avenue d'Allard) et mon père avait pris à

gauche une rue qui lui a permis de rejoindre à Pierre-à-Chaux la route de Châtelneuf. Ni lui ni moi n'avons rencontré la milice mais nous avons sauvé quatre ou cinq litres d'huile.

Un coup de foudre

C'était dans l'été 1950, un soir. Comme toutes les quinzaines, je crois, nous avons une rencontre entre amis de la JOC dans une salle paroissiale dans les bâtiments de l'école Saint-Aubrin, rue du Collège.

Ce soir-là, éclate un orage qui nous fait refermer la fenêtre de la pièce où nous étions tout en la laissant un peu entrebâillée. J'étais le plus près de la fenêtre mais au moins à trois mètres lorsque j'ai eu l'impression que quatre de mes amis avaient soulevé ma chaise pour me projeter en l'air, et puis je ne sais plus rien.

J'ai été victime d'un coup de foudre qui m'a jeté au sol. Par la suite, les amis m'ont expliqué que j'avais perdu la parole, que je ne répondais pas à leurs questions. Cependant je les entendais dire : « Il faut lui donner des calottes » et de faire toutes les actions possibles. Au bout d'un moment qui leur a paru très long j'ai retrouvé mes esprits. L'orage étant terminé, nous nous sommes séparés. Mais en rentrant chez moi - j'avais refusé d'être accompagné - à chaque éclair, même lointain, je ressentais une véritable angoisse.

Au printemps suivant, j'effectuais le début de mon service militaire au camp de la Valbonne dans l'Ain. Un soir alors que nous rentrions au camp venant du champ de tir marchant en colonne par trois, le fusil à la bretelle, éclate un orage. Je marchais au bord eh bien j'ai demandé au camarade qui était au centre de prendre sa place. C'est certainement idiot mais je me suis senti plus en sécurité, me disant : sur ces 250 fusils pointés canon en l'air, il va bien y avoir un *mauvais coup*.

Plus tard, même étant revenu à la vie civile, j'ai constaté pendant presque dix ans une certaine angoisse et un phénomène de mal-être lorsqu'un orage se préparait. Lorsqu'il se déclenchait ou s'évacuait, tous ces symptômes disparaissaient.

Il reste encore quelques témoins de cette réunion d'un soir d'été, rue du Collège. Tous, comme moi, sont octogénaires : Raymond Broquaire, Henri Essertel, François Perrin, Jean Blein...

Le jour de ma plus grande frayeur

C'était le dimanche 6 juillet 1952. A cette époque, j'effectuais mon service militaire à la CRT 8 (8^e compagnie générale du train). Nous étions basés à la caserne de la Part-Dieu, rue Garibaldi à Lyon. Il y avait ce jour-là un meeting d'aviation organisé sur l'aérodrome de Bron (à l'époque aérodrome de Lyon). Afin d'assurer la sécurité autour de l'aéroport, et bien au-delà, tout ce qui était militaire était mobilisé.

En ce qui concerne ceux de la CRT 8, nous avons été informés longtemps à l'avance qu'aucune permission ne serait accordée ce jour-là. Le meeting devait commencer vers les dix heures du matin pour se terminer autour de 17 heures. Or dès cinq heures nous étions, les 250, prêts à monter dans la dizaine de camions venus du fort Lamothe pour nous transporter on ne savait où. Après avoir reçu des boîtes de ration alimentaire américaines et un fusil Mauser 14-18 et mis comme le dit la chanson « à gauche la musette, à droite le bidon », nous arrivons au bourg de Saint-Priest. Là, pendant une longue attente, nous faisons l'inventaire du contenu de nos boîtes de ration. Nous étant aperçus qu'il n'y avait pas de pain, nous avons dévalisé la, ou les boulangeries du village.

Peut-être vers 8 heures, nous remontons dans les camions qui nous emmènent dans la campagne. Nous étions sur une petite route qui longeait une colline. Chaque camion déversait ses passagers sur environ 500 mètres. Notre position sur cette colline nous permettait de dominer un peu la plaine en-dessous, et de voir venir les avions participant à cette démonstration. Notre mission consistait à marcher sur cette route jusqu'à rencontrer un autre groupe de notre unité. De très nombreux civils arrivaient et nous devions leur interdire de s'asseoir au bord de la route ce qui aurait provoqué d'importants attroupements risquant d'entraver la circulation et aussi les secours en cas d'accident.

Tout le jour nous avons vu passer de nombreux appareils effectuant différentes acrobaties telles que, pour de petits avions, montée en flèche, descente en vrille moteur arrêté puis remis en route. Le soir, et à cause de la chaleur, nous en avons marre. Vers 17 h, un lieutenant vient nous rejoindre et nous dit : *Les gars, regroupez-vous, les camions vont bientôt vous emmener, c'est la fin.*



Silhouette du Nord 2501

A ce moment-là arrive, à basse altitude, un gros appareil bimoteur qui passe au-dessus de nous et s'en va tourner au loin pour repasser sur les tribunes de l'aéroport. A cet instant là, il stoppe un moteur et commence une ascension près de nous. Le second moteur cale et notre bimoteur descend en vrille. Les moteurs se remettent en route mais il est trop tard. C'est la chute, les explosions et l'incendie. Nous étions peut-être à deux ou trois cents mètres, et le lieutenant qui était resté avec nous dit : *allez les gars venez avec moi*. Nous avons approché à distance de cet incendie pour faire un cordon de sécurité et nous entendions toujours de nombreuses explosions avec, passant au-dessus de nous des débris de ferraille qui faisaient un bruit semblable à celui des balles de fusil. Nous avons été rejoints par d'autres militaires venant d'autres unités pour nous renforcer.

Eh bien, malgré la puissance de cet incendie et le risque qu'il s'étende aux champs voisins non moissonnés, certains civils essayaient de franchir notre barrière pour « mieux voir », comme ils nous disaient. Cet appareil était un Nord 2501 qui avait son plein de carburant pour rentrer à Paris.

Cet incendie était très impressionnant aussi bien par la hauteur des flammes que par son extension au sol surtout parce que l'avion était tombé près d'un champ de froment non moissonné qui aussitôt s'est enflammé et nous a contraints de reculer. Nous avons vu les pompiers de Lyon vêtus de vêtements en amiante pénétrer dans l'incendie et en ressortir aussitôt, aucun secours n'étant devenu possible. Nous avons été relevés à la nuit par les CRS alors que l'incendie touchait à sa fin.

Nous sommes rentrés exténués à la caserne et nous n'avons pas eu droit au repas du soir, les cuisiniers ayant fini leur journée depuis longtemps. Nous avons su, le lendemain, par la presse que l'équipage de l'appareil (sept personnes) avait péri dans cet accident. La célèbre aviatrice Maryse Bastié ¹¹ était, nous a-t-on dit, dans l'appareil.

Les menteurs

Les poules du Touéne

La scène se passe à Roche un dimanche à la sortie de la messe. Je rencontre un certain Célestin dit *Tonin* avec qui nous parlons sans doute du temps. Se joint à nous un Antoine dit *Touéne* puis arrive le père Charretier, curé de Roche. Célestin dit au père Charretier : *Venez prendre un verre avec nous*. Il accepte et je suis également invité. Nous allons au café Mosnier.

Et le Touéne dit en patois au Tonin : *J'ai trouvé un truc pour que les poules pondent deux œufs par jour*. A cette époque les poules poussaient dans des nids aménagés avec du foin sur des rayons dans les étables. Et il explique :

J'ai mis un panier percé dans un nid et j'ai observé. J'ai vu une poule venir s'accroupir dans ce panier. Elle a pondu son œuf qui a disparu dans le trou. S'étant relevée et s'apprêtant à chanter, elle constate qu'il n'y a pas d'œuf, aussi elle s'accroupit à nouveau et pond une seconde fois. S'étant encore relevée, elle s'aperçoit qu'il y a bien un œuf et s'en va en chantant. La morale de l'histoire c'est que, ce jour, j'ai ramassé deux œufs avec une seule poule...

Nous avons fait semblant de le croire et nous nous sommes séparés après avoir passé un bon moment.

¹¹ Marie-Louise Dombec, née à Limoges, épouse du lieutenant pilote Louis Bastié à qui elle doit sa passion pour l'aviation. Après le décès accidentel de son mari (1926) elle bat de nombreux records. Héroïne de la Résistance pendant la guerre de 1939-1945, elle trouve la mort le 6 juillet 1952 à Lyon.

Le lièvre de Jacques d'o Ré

Jacques Salles, plus connu sous les sobriquets de *Jacques d'o Ré* ou *Jacques le menteur*, habitait avec sa sœur Catherine au lieu-dit *le Roi* sur la route de Châtelneuf, au-dessus de ce qui est, aujourd'hui, la station de traitement des eaux de Montbrison. Ils avaient, si mes souvenirs sont bons, deux ou trois vaches, quelques chèvres et une basse-cour. C'était un grand chasseur et un grand fumeur.

Il racontait : *Un jour, la Catherine me dit, je n'ai pas de viande pour le repas de demain. Il lui répond : J'irai t'en chercher. L'après-midi, notre Jacques part dans la campagne muni d'une boîte remplie de poivre. Il connaissait par cœur les traces laissées par le gibier lors de ses déplacements. L'herbe était peu haute et de nombreux rochers émergeaient un peu partout. En fin de soirée Jacques apporte à sa sœur un superbe lièvre. La Catherine lui fait remarquer qu'en ce moment la chasse est fermée et qu'il n'a pas le droit de traquer le gibier. Jacques lui répond qu'il n'a pas tué le lièvre mais qu'il l'a trouvé mort sur un rocher. Et il s'explique :*

J'ai semé du poivre sur les rochers où passent les lièvres. Le premier qui est passé a senti cette odeur de poivre en plusieurs points et, tout d'un coup, en éternuant à plusieurs reprises, s'est assommé contre un rocher. Je n'ai eu qu'à le ramasser mort et qu'à te l'apporter...

L'aviateur perdu

Cette histoire se passe pendant la guerre de 1939-1945 et plus précisément quand la Résistance a été organisée et que des parachutages d'armes étaient effectués par l'aviation alliée, près de Montbrison, à Roche-en-Forez. C'était les restrictions, et tout était rationné même le tabac. Jacques raconte :

Un jour, je travaillais dans ma vigne lorsqu'un avion anglais s'est mis à tourner au-dessus de moi. Je le regarde faire pensant qu'il s'est égaré. Tout d'un coup, le pilote se penche et me demande où se trouve Bouthéon. Je lui ai indiqué de la main tout droit dans la plaine et il a disparu dans les airs.

Peut-être une semaine après j'étais à nouveau dans ma vigne et j'ai entendu un bruit d'avion. C'était le même pilote qui me dit en se penchant : « Attrapez ce colis, c'est pour vous remercier de m'avoir indiqué Bouthéon ». C'était, vous ne me croirez peut-être pas, une « boge » remplie de tabac.

Ces menteurs, à force de raconter leurs histoires étaient persuadés que c'était vrai.

Table

Mes grands-parents Démariaux-Ladret	page	3
Mes grands-parents Bernard-Chamarel		5
Les petits métiers et les artisans		8
La vie dans mon ancien quartier		17
Les vacances à Roche		20
Encore des souvenirs		24
Les menteurs		27

Cahiers de Village de Forez

n° 129, 2^e trimestre 2014

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison,

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allezina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.